

Le général

Francisco

de

Miranda :

un héros
du Siècle
des Lumières

Claudia-Isabel NAVAS



Le 14 juillet 1816, le général Francisco de Miranda décédait à Cadix où, emprisonné depuis près de deux années et privé du droit de se défendre, il vivait isolé du monde. Son corps fut, plus tard et après le réaménagement du cimetière de l'arsenal de La Carraca, jeté dans une fosse commune. Pourtant, Miranda dont la vie prit fin le jour anniversaire de la prise de la Bastille, reste une figure emblématique du Siècle des Lumières. Méconnu en France alors même qu'il participa à la bataille de Valmy (20 septembre 1792), un événement fondateur de la Première République française, Francisco de Miranda, nourrit des idées de l'indépendance des États-Unis d'Amérique ainsi que de celles de la Révolution française fut également l'un des pères des indépendances des États sud-américains, notamment celles du Venezuela, de la *Gran Colombia*, du Chili et de l'Argentine. Officier de l'armée espagnole - puis plus tard française¹ - il était également philosophe, politologue et homme de lettres. À l'occasion du bicentenaire de sa disparition, il nous a semblé important d'évoquer la figure de cet homme au parcours hors du commun dont toute la vie fut consacrée à la promotion et à la défense de la liberté.

Le parcours de Miranda peut-être retrouvé à travers l'exposition-itinéraire « *La lecture de l'Univers* » réalisée par l'association Enlaces Artísticos : www.expo-miranda.org

¹ Au cours de sa carrière militaire, le général Francisco de Miranda est successivement colonel de l'armée espagnole pendant la guerre d'indépendance des États-Unis (1782), général de l'Armée du nord (1792) et *Generalísimo* de la Première République vénézuélienne (1812).



« Division de l'armée Dumouriez aux ordres du lieutenant-général Egalité »

Officier de la Couronne d'Espagne

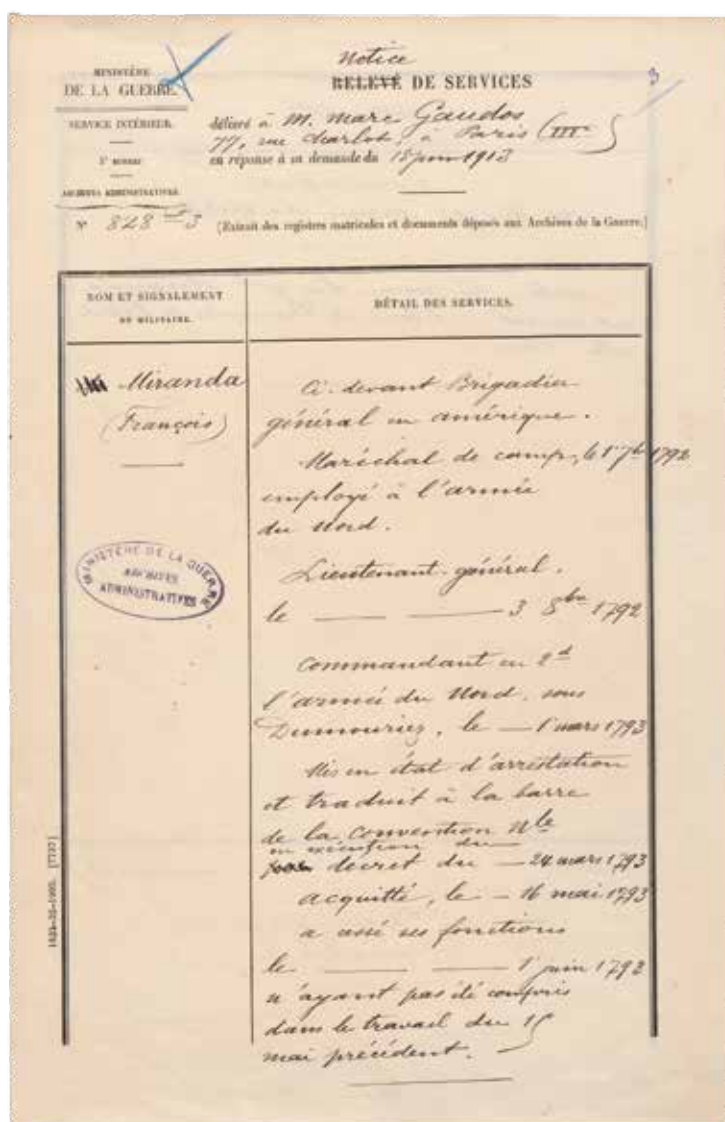
Francisco de Miranda voit le jour à Caracas le 26 mars 1750 au sein d'une famille originaire des Canaries. Son père, Sebastian Miranda, commerçant et un temps capitaine de la milice des blancs à Caracas, est né à Tenerife ; sa mère Francisca Rodriguez de Espinosa, une créole, est elle-même issue d'une famille d'immigrants de Puerto de la Cruz². Le jeune Francisco reçoit l'éducation et la solide instruction d'un jeune homme de bonne famille : il apprend les sciences, lit les classiques grecs ou latins. À 21 ans, toutefois, Miranda quitte le Venezuela et gagne Cadix où il poursuit sa formation intellectuelle. Il s'engage ensuite dans l'armée espagnole³ et, après avoir séjourné à la caserne Carlos III, est nommé à Melilla (où il connaît ses premiers combats) et à Madrid avant d'être affecté dans les possessions espagnoles d'Amérique du Sud (notamment Cuba). Ses qualités de commandement, sa bravoure personnelle au feu mais aussi ses talents de diplomate⁴ lui lui font rapidement gravir les échelons de la hié-

rarchie, obtenir la reconnaissance de ses pairs, mais provoque également la jalousie de certains. Il s'illustre au cours de la Guerre d'indépendance des États-Unis en combattant les troupes anglaises à Pensacola (Floride), le roi Charles III d'Espagne ayant décidé au nom du *Pacte de famille* qui lie les Bourbon - et malgré ses réticences initiales -, à apporter son soutien aux *Insurgents* américains.

En 1783, alors qu'il a atteint à 33 ans le grade de lieutenant-colonel, la carrière militaire de Francisco Miranda dans l'armée espagnole, s'achève de manière prématurée. En effet, suite aux fausses accusations de contrebande et d'espionnage au profit des Britanniques portées contre lui par José de Galvez, marquis de Sonora⁵, ministre du Conseil des Indes, et de son neveu Bernardo de Galvez, gouverneur du Vice-royaume de la Nouvelle-Espagne, qui depuis la bataille de Pensacola⁶ jalourent l'intrépide et admiré *Créole d'origine Canario*, Miranda est inquiet. À l'époque, pourtant, alors colonel de l'armée d'Aragon et aide de camp du gouverneur de Cuba, José Manuel Cajigal y Montserrat⁷, il n'a fait qu'obéir aux ordres de son supérieur et protecteur. Du fait d'erreurs dans la procédure et surtout du soutien dont il bénéficie de la part du gouverneur de Cuba, les charges retenues contre Miranda sont abandonnées. Une seconde affaire qui a lieu au printemps 1782 met en scène les mêmes protagonistes ; lors de la conquête des Bahamas, Miranda est en effet accusé de désobéissance⁸. Grâce au soutien du gouverneur de Cuba, Miranda réussit à tromper la surveillance du gouverneur de La Havane et à gagner l'Amérique du Nord : le 10 juillet 1783, il débarque à New Bern⁹. La participation à la guerre d'indépendance américaine avait été un épisode capital de la vie de Miranda : c'est là qu'était née l'idée de « libérer » les colonies espagnoles d'Amérique et qu'il avait conçu pour ces dernières le rêve d'un changement radical et d'un nouvel avenir.

Son séjour aux États-Unis, qu'il quitte en décembre 1784, le conforte dans son projet. Pendant les quelque 18 mois qu'il passe dans les ex-colonies britanniques, il s'attache à étudier la culture, les coutumes des habitants mais s'intéresse surtout aux idées et aux nouveaux modes de gouvernement de la jeune nation. Il ren-

contre ainsi les principaux acteurs de la Guerre d'indépendance tels George Washington et John Adams. Au moment de son départ pour l'Angleterre, le projet de Francisco de Miranda d'émancipation des colonies espagnoles sur le continent américain à l'image des colonies anglaises d'Amérique du Nord a donc considérablement mûri. Mais, pour Madrid, Miranda, déjà en disgrâce, est désormais devenu dangereux. Ayant fait preuve de courage et de caractère pendant ses années sous l'uniforme au service de la Couronne, Miranda, dont les idées révolutionnaires ont été vite connues et rapportées par la presse de l'époque, représente une réelle menace pour la monarchie. Le *Political Herald* rapporte ainsi en 1785 : « Nous sommes instruits qu'il y a dans ce moment-ci à Londres un Américain espagnol de grande conséquence et qui [dispose de] la confiance de ses concitoyens [et] aspire à la gloire d'être le libérateur de son pays. C'est un homme qui a des vues sublimes et le génie pénétrant, qui est instruit dans les langues anciennes et modernes, savant et connaissant le monde. Il a consacré plusieurs années à l'étude de la Politique générale, l'origine, le progrès et la fin des différents [sic] espèces de Gouvernement »¹⁰. Miranda, polyglotte, possède en effet la ténacité, l'éloquence et le charisme nécessaires pour susciter l'adhésion, regrouper autour de lui les mécontents et fomenter une révolution contre l'Espagne sur le sol américain, avec l'appui d'autres puissances. Ces appuis, c'est en Europe, justement, que Miranda compte les trouver.



² Manuel Hernandez Gonzalez, *Francisco De Miranda y Canarias*, Éditions Idea, Las Palmas de Gran Canaria, 2007.

³ Son père l'aide financièrement à acheter la charge de capitaine dans le Régiment de la Princesse.

⁴ Sa bonne pratique de la langue anglaise et ses talents de diplomate l'amènent notamment à mener les négociations à la Jamaïque et aux Bahamas avec les Anglais en 1781 et 1782. Voir Manuel Hernandez Gonzalez, *Francisco de Miranda y su ruptura con España*, Éditions Idea, Las Palmas de Gran Canaria, 2006.

⁵ Région puis État du nord-ouest du Mexique.

⁶ La bataille de Pensacola, qui a lieu le 9 mai 1781, s'inscrit dans le cadre de la Guerre d'Indépendance américaine et vise au contrôle de la Floride. Elle oppose une armée espagnole, qui attaque par voie terrestre et maritime le port de Pensacola, aux troupes britanniques et se solde par la brillante victoire des Espagnols. Francisco de Miranda s'illustre particulièrement par son courage au cours des combats.

⁷ Juan Manuel de Cajigal y Montserrat soutient Francisco de Miranda dans l'ensemble des accusations portées contre lui par les Galvez. Les deux hommes se rencontrent à Cadix alors que Miranda

sert comme capitaine au sein du Régiment d'infanterie de la Princesse et participe à la défense de Melilla contre le sultan du Maroc (octobre 1774). Ils se retrouvent quand l'Espagne s'engage aux côtés des colonies anglaises d'Amérique du Nord, Francisco de Miranda est alors lieutenant-colonel sous les ordres du gouverneur de Cuba dans le régiment d'Aragon.

⁸ Bernardo de Galvez délègue à José Manuel Cajigal l'expédition navale qui vise à s'emparer des Bahamas. Le gouverneur de Cuba et Francisco de Miranda s'emparent de l'île sans coup férir au début du mois de mai 1782. Cette expédition sera une réussite mais les Galvez vont accuser de « désobéissance » les deux hommes. C'est bien, encore une fois la jalousie que nourrit à leur encontre le ministre des Indes qui va avoir des répercussions. Furieux de leur succès et dépité lui-même par son échec à s'emparer de la Jamaïque, Galvez fait arrêter et jeter en prison José Manuel Cajigal y Montserrat Il y reste dix années, jusqu'à la résolution du procès, et ce n'est qu'en 1793 que les deux hommes sont totalement blanchis des accusations qui pèsent contre eux.

⁹ Port de Caroline du Nord.

¹⁰ Archives nationales de France, cote W//271/30/49.

Première page de la notice de services du général Miranda, 1913

Le Grand Tour. 1783-1789

Arrivé au Royaume-uni le 5 février 1785, Francisco de Miranda ne reste que peu de temps à Londres et décide de poursuivre son Grand Tour – commencé dans les faits dès 1783 aux États-Unis – à travers l'Europe en compagnie du gendre de John Adams, William Smith. Mis au goût du jour par les Anglais, le « *Grand Tour* » est alors pour les Européens éclairés l'occasion de parfaire leur éducation par le voyage et de visiter essentiellement les lieux chargés d'art et d'histoire classique et antique (Rome, Naples, Venise, etc.). Miranda gagne donc la Prusse avant de se rendre dans différentes principautés germaniques puis à Vienne, en Hongrie, en Italie – visitant les sites antiques récemment découverts. Il poursuit son Grand Tour en Grèce, en Turquie, en Russie, en Scandinavie, en Hollande ou encore en Suisse. C'est en France, en 1789, que s'achève son périple, appelé par Miranda sa « *lecture de l'univers* ». Il a cependant transformé cette coutume aristocratique en un réel voyage initiatique. Comme officier, Miranda a inspecté les arsenaux, dont celui du Sultan Otthoman Abdulhamid I, mais a aussi étudié les pratiques militaires de la puissance prussienne de Frédéric II et le faste de l'armée russe de Catherine II, la tsarine devenant sa protectrice et l'invitant même à rejoindre son armée. Il décline toutefois la proposition afin de ne pas s'écarter de son objectif politique : la libération de l'Amérique espagnole.

Comme philosophe et politologue, Francisco de Miranda observe attentivement les systèmes

des gouvernements des pays traversés. Ainsi, après s'être déjà intéressé aux pouvoirs constitutionnels des États-Unis d'Amérique, à ceux de la Chambre des Communes en Angleterre, il étudie le Sénat de Leipzig ou encore les réformes démocratiques en Suisse, notamment à travers l'histoire légendaire de Guillaume Tell. Cet intense apprentissage lui fournit les clés pour comprendre les mécanismes du despotisme éclairé - dont il tire une analyse lucide - et surtout des idées pour instaurer dans sa patrie américaine un modèle politique à opposer à celui du régime colonial. Comme amateur des arts, enfin, il se passionne pour les collections d'art, les bibliothèques et les cabinets de curiosités des plus grandes cours d'Europe. C'est à cette époque, en effet, que le système de classification établi par le naturaliste suédois Carl von Linné quelques décennies auparavant commence à se répandre, une période également contemporaine des expéditions entreprises en Égypte par le général Bonaparte et en Amérique par le baron Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland¹¹. Miranda fréquente les plus grands théâtres et opéras d'Europe, rencontre les musiciens de son temps, comme Joseph Haydn. En Grèce, il retrace sur les lieux mêmes du champ de bataille de Marathon, les différentes étapes des combats telles que l'ont rapporté Hérodote et Plutarque. Lecteur avide et insatiable, il consigne l'ensemble de ses impressions dans des carnets de voyage¹². Miranda, qui n'est plus alors qu'un étranger recherché par la Couronne d'Espagne, mène, pendant ces années, une vie d'aristocrate sans en être un lui-même, et se donne les moyens de connaître personnelle-

¹¹ À Stockholm, Miranda entend parler de José Celestino Bruno Mutis y Bosio, médecin et naturaliste espagnol, ami des botanistes Antonio José Cavanilles et Pehr Lœfving.

¹² Ces carnets peuvent être consultés aux archives nationales du Venezuela : *Diario de viajes del general Miranda*, Archivo Nacional de la Historia de Venezuela, Caracas.

¹³ Pour plus de détails sur la modernité de la pensée de Francisco de Miranda, voir Michael Zeuske *Francisco de Miranda y la modernidad en América*, Madrid, Éditions Fundación MAPFRE Tavera y Secretaría de Cooperación Iberoamericana, 2004, p. 203 ; et Jesus Alberto Navas Sierra, « *La Monarquía Incaica de Francisco de Miranda* », Actes de la table ronde du 5 mars 2010, *El Colombiano de Francisco de Miranda*, Maison de l'Amérique latine (Paris), CD IHEAL Bicentennaires des indépendances hispano-américaines.

¹⁴ Miranda y a fait un court passage en 1788 après avoir visité les Pays-Bas. Il entre en France par Strasbourg puis se rend à Lyon, Marseille et Toulon. À la fin de

l'année 1788, il est en Suisse puis visite l'Italie du Nord avant de revenir en France. Là, il fait de nouveau un court séjour par Marseille avant de gagner Paris via Bordeaux et Nantes.

¹⁵ Michael Zeuske *Francisco de Miranda...*, op. cit.

¹⁶ En 1790, une série de trois accords dits « *de Nootka* » met fin à la crise éponyme qui a eu lieu l'année précédente concernant la région située aujourd'hui en Colombie-Britannique (Canada). L'Espagne, isolée, renonce à une partie de ses droits tandis que la Grande-Bretagne gagne celui de développer son commerce dans le Pacifique.

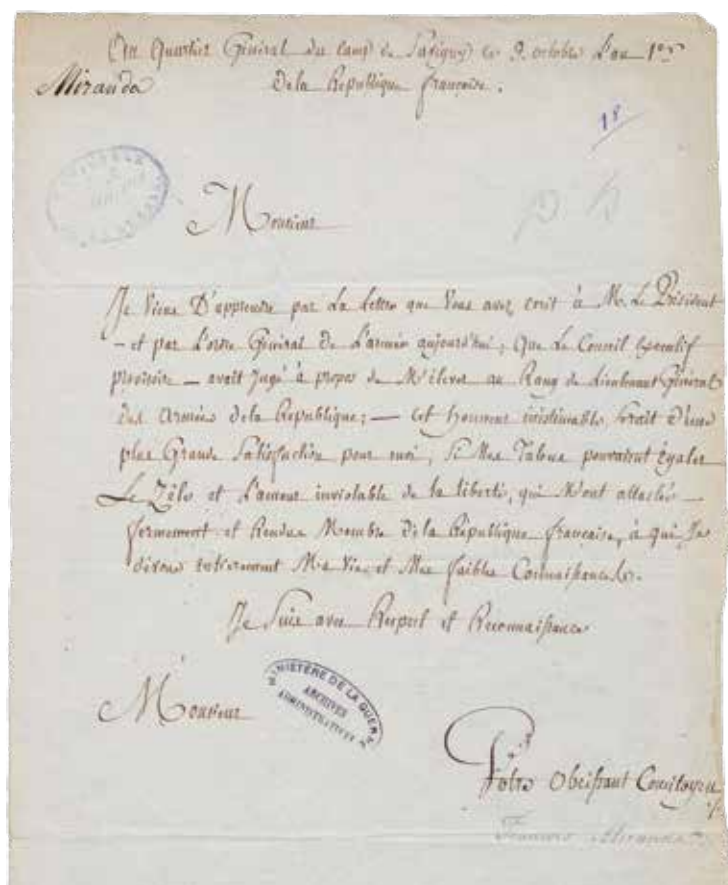
¹⁷ Outre l'espagnol et le français, Miranda maîtrise parfaitement l'anglais et l'italien.

¹⁸ Sur cet aspect, voir l'étude classique de G. Pallain, *La mission de Talleyrand à Londres, en 1792. Correspondance inédite de Talleyrand avec le Département des Affaires étrangères*, Paris, 1889.

¹⁹ Charles Guillaume Ferdinand de Brunswick est nommé commandant des armées autrichienne et prussienne pour envahir la France et mettre un terme à la Révolution française.

ment les acteurs majeurs d'une époque aussi tumultueuse que passionnante. L'ensemble de ses observations et analyses lui permet d'élaborer de nouvelles idées sur les sociétés modernes¹³.

Le 24 mai 1789, soit sept semaines avant la prise de La Bastille, Francisco de Miranda, qui a déjà effectué un court séjour en France¹⁴, y revient sous une fausse identité, celle d'un protégé de la tsarine Catherine II, Monsieur de Meiroff. La France que découvre Miranda est alors en ébullition ; la forte tension qui existe depuis plusieurs mois entre le tiers état et la monarchie - l'une des plus anciennes et des plus influentes d'Europe -, la montée en puissance d'une classe bourgeoise éduquée, va conduire à une rupture avec l'Ancien Régime et voir la naissance de la Première République. Francisco de Miranda va être à la fois spectateur, observateur et acteur de ces changements - ce seuil historique - qui vont à la fois nourrir sa réflexion révolutionnaire et en pointer les dangers. Il ne reste toutefois que peu de temps à Paris où la police française le surveille pour le compte du roi d'Espagne, et gagne l'Angleterre (son passeport est signé par Louis XVI lui-même). Là, entre 1789 et 1791, Miranda s'emploie à faire valider ses projets d'émancipation des colonies espagnoles en Amérique auprès du Premier ministre britannique, William Pitt, le Jeune¹⁵. En 1791 il expose à ce dernier, séduit par le personnage et ses idées, sa vision d'une monarchie constitutionnelle inspirée du modèle anglais. Les entretiens sont, au début, enthousiasmants pour Miranda qui pense pouvoir obtenir le soutien du Premier ministre : celui-ci ne lui confie-t-il pas des plans hautement confidentiels concernant les forts espagnols dans les Caraïbes et en Amérique méridionale ? À cette date, toutefois, l'Angleterre signe des accords commerciaux avec l'Espagne¹⁶ et le danger que constitue la France révolutionnaire est devenu la priorité de la Grande-Bretagne. Déçu par l'attitude du Premier ministre et surtout par la rétention de ses papiers - sans doute du fait d'une intervention espagnole (voir note 16) - Miranda comprend qu'il ne recevra pas l'aide tant souhaitée. Il se tourne alors vers la France. Charles Maurice de Talleyrand, alors en mission diplomatique à Londres et qu'a rencontré Miranda, lui a fait comprendre tout l'intérêt qu'il pourrait trouver de l'autre côté de la Manche en s'entretenant avec les députés brissotins. Arrivé



à Paris en mars 1792 - après un court séjour à Rouen - et peut-être munis de lettres de recommandation de Talleyrand, parlant couramment français¹⁷, Miranda commence à entreprendre des démarches en France pour faire avancer son projet de libération de l'Amérique espagnole.

Lettre du général Miranda au ministre de la Guerre suite à sa promotion au grade de lieutenant-général, 9 octobre 1792

La rencontre avec la France révolutionnaire

L'arrivée de Miranda est à l'époque bien accueillie par le groupe des Brissotins. En effet, ces derniers, dans le cadre de leur politique extérieure, souhaitent régler un certain nombre de questions restées en suspens depuis plusieurs années : l'abolition de la traite, la remise en ordre des colonies françaises, et notamment Saint-Domingue alors aux prises avec une insurrection d'esclaves d'ampleur inédite, la recherche d'une alliance avec les États-Unis - mise en œuvre par Edmond Genêt -, tout en resserrant les liens avec l'Angleterre, la mission de Talleyrand à Londres répondait à cette finalité¹⁸. Le projet d'émancipation de l'Amérique espagnole constitue l'une des composantes majeures de cette politique et c'est sur ce terrain que Miranda et les Brissotins se rencontrent. Les discussions qui commencent au printemps sont toutefois interrompues quand, au début du mois d'août 1792, la proclamation du duc de Brunswick¹⁹,

plus connu sous le nom de *Manifeste de Brunswick*²⁰, et rédigée le 25 juillet précédent, est rendue publique. La campagne de 1792, officiellement commencée par la déclaration de guerre du 20 avril, débute alors réellement : les frontières du pays sont fermées et, comme le proclame Danton après l'arrestation du Roi et de sa famille le 10 août 1792, la Patrie est déclarée en danger. Miranda, âgé de trente-six ans, est alors invité à rejoindre l'armée française et nommé, le 25 août 1792, maréchal de camp²¹. Miranda accepte en échange du soutien à son projet de libération de sa patrie et du continent « *colombo-américain* »²² ; il rejoint son commandement dans l'armée du Nord du général Dumouriez le 9 septembre suivant. Voici la relation que fait Miranda de ces événements dans la marge d'une lettre envoyée au Premier ministre britannique au mois de septembre 1792 :

« Le 20 mars de cette même année, je suis parti de Londres vers Paris, avec l'intention de m'informer si peut-être les Français (comme je l'imaginai) ne tenteraient pas d'emporter la Révolution vers l'Amérique espagnole. Et, ayant apporté des lettres de recommandation pour monsieur Bailly, ex-maire de Paris, et Mr Garant de Coulon président du Tribunal extraordinaire d'Orléans, ces derniers m'ont introduit, au bout d'un certain temps, à Mr Pétion maire de Paris, et Mrs Garant de Gensoné, Guadet,

Brissot, Députés à l'Assemblée Législative ; Messieurs Roland, et Dumouriez ministres de l'intérieur, et des affaires étrangères.

Grâce à eux, j'ai appris qu'effectivement on pensait porter la Révolution en Espagne et au moins dans les colonies espagnoles de l'Amérique méridionale. J'ai tout fait pour les dissuader en ce qui concernait l'Espagne et puis pour l'Amérique méridionale, je leur ai intimé de ne rien entreprendre sans s'être assuré de la probabilité d'une réussite, et de me consulter puisque je serais en mesure de coopérer à l'entreprise la plus efficace plutôt qu'un autre.

Il a été conclu définitivement que l'exécution du projet serait suspendue pendant un certain temps, et que rien ne serait entrepris avec précipitation et sans réflexion préalable : une telle entreprise si elle ne produisait pas tout le bien souhaité, produirait, au contraire, des maux et des préjudices incalculables. Je me préparais à partir de Paris pour me rendre à Londres, et entre temps aller à Petersburg pour rendre une visite, et rendre hommage avec ma plus sincère reconnaissance à l'Impératrice ma protectrice, la grande Catherine : quand m'apprenant à partir (avec ma place déjà payée pour la Diligence pour Londres...) le 12 août, le grand événement du 10 : les barrières furent fermées, et plus personne n'a le droit de partir !

²⁰ Ce texte, sans doute inspiré par des émigrés royalistes, invite les Français et principalement les Parisiens à réhabiliter le roi dans ses droits et menace la population de représailles. Loin d'obtenir l'effet escompté, il est considéré comme une provocation et renforce la cause révolutionnaire. pour la campagne de 1792, voir les travaux de Jean-Pierre Bois, notamment *Dumouriez : Héros et proscrit*, Perrin, 2005.

²¹ Le grade de maréchal de camp disparaît en janvier 1793 pour laisser place à celui de général de brigade, nouvellement créé, et qui conserve les deux étoiles le distinguant.

²² Pour plus de détails sur l'amitié entre Miranda et Brissot, voir Marcel Dorigny « Brissot et Miranda en 1792, ou comment révolutionner l'Amérique espagnole ? » in *La France et les Amériques au temps de Jefferson et de Miranda*, sous la direction de Marcel Dorigny et Marie-Jeanne Rossignol, Éditions Société d'études robespierristes, Paris 2001, pp. 93-105 ; Carraciolo Parra Pérez, *La Colombeia*, Tome XII, Négociations, Révolution française.

²³ Lettre à William Pitt, daté de septembre 1792 conservée au *Archivo General de la Nación* de Caracas, Colombeia, Tome I, Négociations, fols. 154-155. À titre anecdotique, voici les paroles prononcées par le général d'armée Koenig lors du 150^e anniversaire de la mort du général Miranda : « *Allons la cause est entendue ! Notre*

homme est un chevalier. Il rejoint les Armées. Le voici en Argonne, où d'entrée de jeu il montre la justesse de son coup d'œil et s'impose par sa bravoure. Sur la Bienne il se jette l'épée à la main à travers les rangs débandés (sic) des volontaires et rétablit l'ordre. Il est à Valmy. Muté à l'armée de l'Intérieur, il est maintenu à celle du Nord sur les instances de Dumouriez qui le propose pour la grade de Lieutenant-Général ». Extrait du discours du général d'armée Koenig à l'occasion de l'hommage des 150 ans de la mort du général Miranda, Comité Francisco de Miranda sous le haut patronage du général de Gaulle, 1966.

²⁴ Le général Kellerman commande l'armée du Centre - future armée de Moselle. Il quitte Metz le 4 septembre 1792 et fait sa jonction avec l'armée du Nord, celle de Dumouriez, dans les jours qui suivent.

²⁵ À l'occasion de la capitulation d'Anvers, la garnison autrichienne est faite prisonnière et l'adversaire demande un échange d'otages ; la réponse de Miranda est restée célèbre : « *La loyauté française et la foi de l'Armée est le meilleur otage qu'on puisse désirer* ».

²⁶ Au début de l'année 1793, il est nommé commandant en chef des armées opérant en Belgique.

²⁷ Depuis 1791, le grade de lieutenant-général est en fait remplacé par celui de général de division.

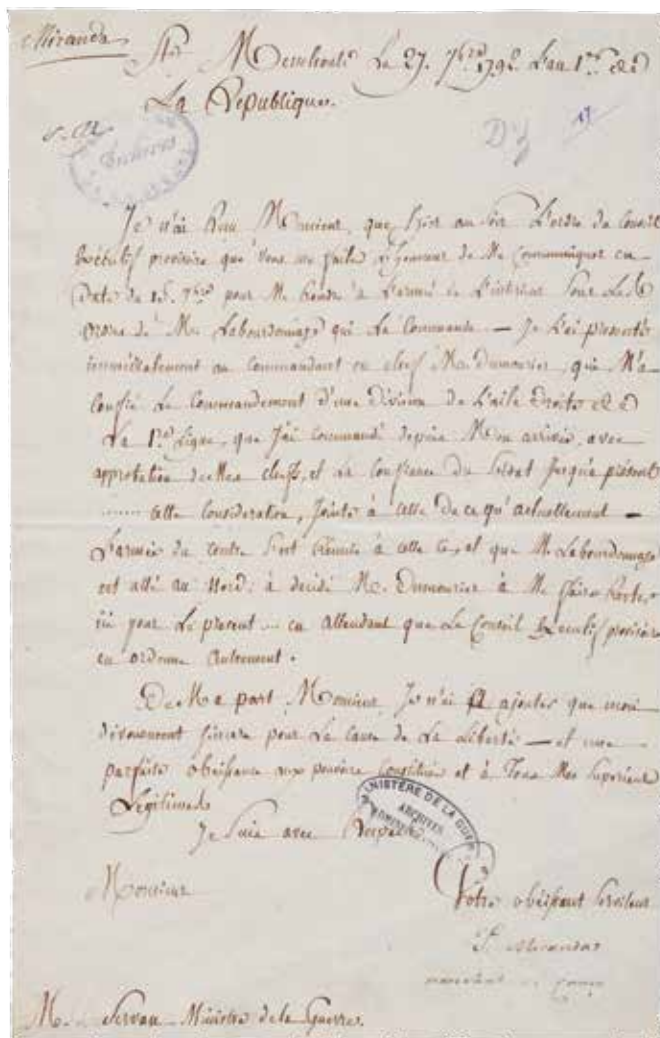
²⁸ SHD/GR, 7 Yd 3.

Les Députés et les Ministres que j'ai ci-dessus cités m'ont appelé avec urgence en me proposant, pour le bien de ma propre Patrie, de sauver la France dans ces moments menacée par une invasion étrangère, et peut-être aussi la famille royale d'un massacre inévitable, si les Prussiens arrivaient à Paris ; que je parte immédiatement rejoindre l'armée française, en tant que général, sous les ordres de Dumouriez et qu'ainsi on essaie tous les deux d'arrêter les Prussiens et les Autrichiens ; une fois atteint cet objectif, la Liberté serait établie en France, la famille royale serait préservée, et j'obtiendrais, aussi, pour comble de mes désirs en apportant la Liberté, et l'indépendance à ma Patrie ! –

J'ai quand même pris quatre jours, avant de donner ma réponse définitive et avant de partir par la suite à Reims en Champagne, avec un grade de Maréchal de Camp au service de la France ; j'ai rejoint l'Armée française au quartier général du Grandpré où le général Dumouriez m'a reçu avec les bras ouverts : il me consultait sur toutes les opérations militaires depuis ce jour ; en me chargeant d'un grand nombre d'entre-elles. Nous avons continué dans cette campagne avec la plus grande harmonie, et la suivante, jusqu'à conduire les ennemis au bord du Rhin »²³.

Peu après avoir rejoint l'armée française, le général Miranda participe à la bataille décisive de Valmy, remportée le 20 septembre 1792 par le général Kellerman²⁴ sous les ordres du général en chef Dumouriez dont le quartier général se situe à Sainte-Menehould. Les troupes de Miranda ont pris position sur le chemin entre Maffrecourt et Sainte Menehould. « À ce même chemin [rapportent les documents d'époque] était appuyée la droite de la division de gauche commandée par le lieutenant général Miranda et forte de 14 bataillons et 12 escadrons (10 173 hommes). Cette division occupait les collines au nord de Braux ». La gauche de l'infanterie était appuyée à l'étang du Roy et la droite, déployée sur les hauteurs. La cavalerie, quant à elle, se trouvait un peu en arrière.

Après Valmy, les victoires de l'armée de Dumouriez se succèdent : Jemmapes (6 novembre), Anvers (29 novembre)²⁵, etc. Miranda se fait remarquer et connaît une rapide



ascension²⁶ comme en témoigne un document signé de la main de Miranda et conservé au Service historique de la Défense :

« Au quartier Général du Camp de Savigny, le 9 octobre l'an 1^{er} de la République française.

Monsieur,

Je viens d'apprendre par la lettre que vous avez écrit à M. le Président et par l'ordre général de l'armée aujourd'hui ; que le Conseil exécutif provisoire avait jugé à propos de m'élever au rang de Lieutenant Général²⁷ des Armées de la République ; Cet honneur inestimable, serait d'une plus grande satisfaction pour moi, si mes talents pouvaient égaler le zèle et l'amour inviolable de la liberté, qui m'ont attachés fermement et rendus membre de la République française à qui je dévoue entièrement ma vie et mes faibles connaissances.

Je suis avec respect et reconnaissance,

Votre Obéissant Concitoyen,

François Miranda »²⁸

Le projet que Miranda a déjà soumis à Pitt est alors présenté aux députés Brissot et Pétion de Villeneuve qui, en octobre 1792, se font le porte-parole de Miranda devant l'Assemblée

Lettre du général Miranda au ministre de la Guerre l'informant de son maintien à l'armée du Nord du général Dumouriez, 27 septembre 1792

Ordre de Bataille définitive de l'Armée du Centre Aux Ordres du Général KELLERMANN le 5^{ème} 1792.



LEGENDE

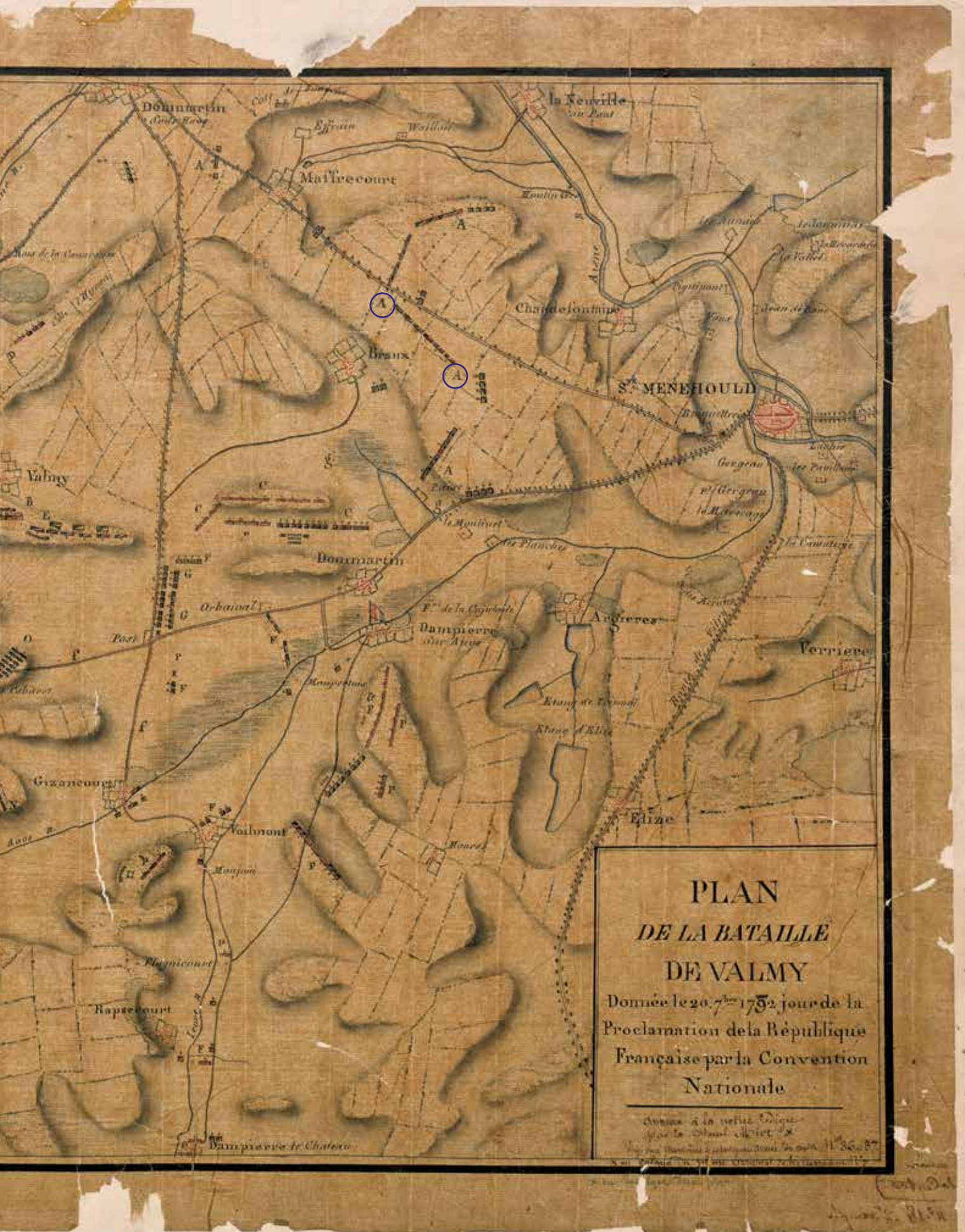
- A. Position de l'Armée du Nord, du 19 au 20.
 - B. Position de deux Bataillons Commandés par le G^{ral} Steingel (du 19 au 20)
 - C. Position de l'Armée du Centre, le 19.
 - D. Marche et Position de la Réserve pour soutenir les Troupes Com^{tes} par le G^{ral} Desjardins Crassier, puis à Bains et attaqué par l'Année Grande Prussienne.
 - E. Marche et position de l'Armée du Centre, le 20.
 - F. Retraite et Position de l'Armée Grande et de la Prussienne.
 - G. Marche et Position de deux Bataillons de l'Armée du Nord.
 - H. Marche et position des Troupes aux Ordres du G^{ral} Steingel.
 - J. Marche de l'Armée Coalitionne le 20.
 - L. Position d'une partie des Autrichiens Commandés par le G^{ral} Clairfaut.
 - M. Position d'une partie des Suédois (dont une partie étoit à Amiens Supe).
 - N. Position des Prussiens le 20, à 7 Heures du matin la colonne de gauche et de part et d'autre, fut loge le Heu de l'Artillerie des Prussiens fut vaincue (au Moulin de Valmy) deux Colonnes qui Occasionnèrent quelques Confusions sans la présence du G^{ral} en chef pour l'Établissement dans quelques Bataillons Prussiens volait bien lui l'Édifice de son toute la ligne.
- (Cependant l'ennemi s'attachait au Feu et se forma en trois Colonnes soutenues par la Cavalerie (1. 2. 3.)) Suivant pour attaquer les Français successivement le point du Moulin de Valmy, mais que ces Colonnes s'avançant le Feu de son Artillerie diminuait l'effet de son Feu et le G^{ral} Kellermann à faire faire sur quelques d'ambulance, après que l'ennemi eut été vaincu, qui s'adressant à l'ennemi et de camarades le mouvement de la victoire est venue l'ennemi vaincu l'ennemi et s'échappèrent le 21.*
- Bayonnette, l'Armée répondit par des Cris de Vive la Nation qui dura près d'un quart d'heure qui étoit tellement l'ennemi qu'il s'échappa sans s'arrêter. Et deux jours après il s'échappa prendre sa première position avec ordre de précipitation laissant beaucoup d'hommes, et une grande quantité de Chevaux sur le Champ de Bataille.*
- Entre 3 et 4 Heures l'ennemi s'avança de nouveau en Colonne sur les mêmes points, il fut reçu avec vigueur et une seconde fois vaincu et la retraite le Feu de l'Artillerie se tint plus vigoureusement de part et d'autre jusqu'à l'heure du soir.*
- Le Général en chef Kellermann pour conserver la Communication de Chalons et Amiens les Subalternes voulut de changer de position, en conséquence l'Armée se mit en marche à neuf Heures d'ordre depuis le Fort de Montigny sur sa gauche, et se trouva en Bataille (1. 2. 3.) le lendemain à 7 Heures du matin cette Bataille exécutée en présence d'une Armée ennemie forte de 80 mille hommes fut décisive pour le salut de la République et l'ennemi laissa plus de 4000 hommes sur la place. Les Français ne perdirent que 7 à 8 Cent hommes.*
- Les Armées gardèrent leur Position respectives du 21 au 30^{ème} Époque de la retraite des Coalitionnés.*

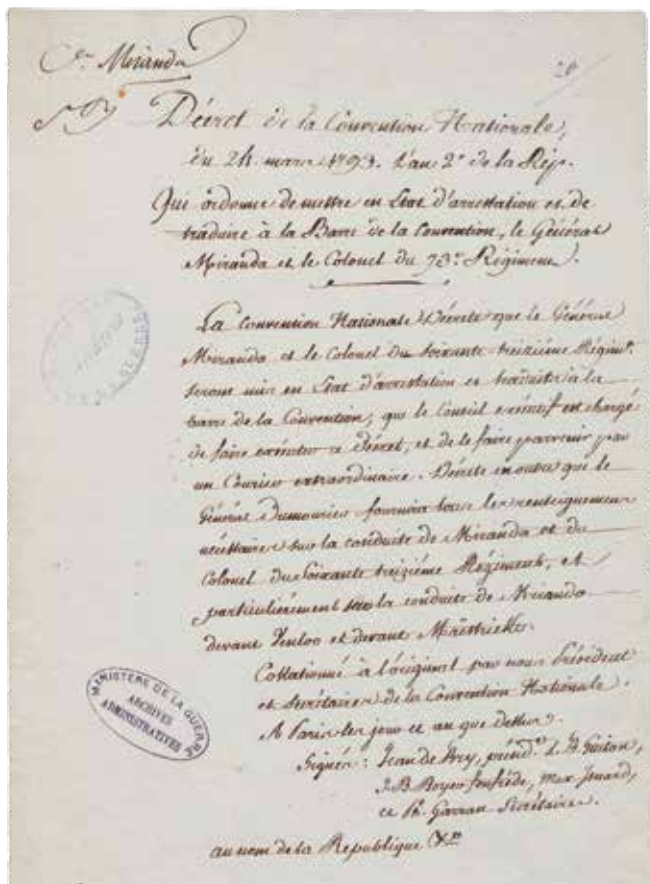
Echelle
de 2 Kilomètre ou 2000 Mètres

241
Suban St. V. 7 Bis Du Catalogue - Recueil F. Clairfaut.



La colonne de troupes comprise entre les deux lettres "A" cerclées indique l'implantation de la division commandée par le général de Miranda





Décret de la Convention nationale ordonnant la mise en état d'arrestation du général Miranda, 24 mars 1793

nationale. Le poste de gouverneur de Saint-Domingue lui est même proposé, offre qu'il refuse expliquant que la situation des colonies françaises lui était inconnue et que sa nomination serait susceptible d'alerter la Couronne espagnole²⁹. La position du général Miranda

semble alors se renforcer quand, à partir du mois de janvier 1793, une suite d'événements va provoquer sa disgrâce. Le procès instruit contre le roi Louis XVI, sa condamnation et sa mise à mort le 21 janvier entraîne le revirement du général Dumouriez qui tourne le dos à la Convention et propose à Miranda d'établir un plan antirépublicain.

Miranda, qui n'a cessé de mettre en avant son dévouement à la nation française et à la liberté, refuse de donner suite à ce projet et la rupture est consommée entre les deux anciens frères d'armes. La période d'intrigues politiques des mois de février-mars et les revers militaires français se soldent, pour Miranda, par un ordre d'arrestation signé par Dumouriez, en date du 25 mars 1793. Miranda rentre alors à Paris pour s'expliquer devant le Tribunal révolutionnaire mais, bien qu'innocenté et acquitté le 16 mai 1793³⁰ par le redouté accusateur public Fouquier-Tinville, il est jeté en prison au mois de juin de la même année et y reste jusqu'en 1795³¹. Pendant la période du Directoire (1795-1799) et même après sa sortie de prison, Miranda fait encore l'objet de persécutions menées par le ministre de la Police,

²⁹ Archives nationales de France. Voir aussi Marcel Dorigny, « Brissot et Miranda en 1792, ou comment révolutionner l'Amérique espagnole ? », in *La France et les Amériques au temps de Jefferson et de Miranda*, sous la direction de Marcel Dorigny et Marie-Jeanne Rossignol, Éd. Société d'études robespierristes, Paris 2001, pp. 93-105.

³⁰ « Acquittement de François Miranda, âgé de 40 ans, né au Pérou (sic), général de division », archives du ministère de la Guerre, SHD/GR, 7 Yd 3.

³¹ Au cours de la Terreur et après la fin de celle-ci, il connaît les prisons suivantes : la Force, les Madelonnettes et le Temple. Pendant cette période, Miranda rencontre des personnalités remarquables avec lesquelles il se lie d'amitié. C'est notamment le cas de Madame de Custine, belle-fille du général de Custine.

³² Le bail a été retrouvé aux Archives nationales de France (référence F^o7/7/47). Le numéro 6 de la rue Saint-Florentin correspondait à l'ancien 667, rue Florentin. Il s'agit de l'atelier des architectes Molinos et Legrand, chargés à l'époque de démonter la fontaine du cimetière des Innocents. À l'heure où ces lignes sont écrites (mars 2016), il est prévu d'apposer une plaque commémorant le séjour de Miranda dans ce quartier du 1^{er} arrondissement.

³³ L'histoire garde de cette amitié entre le duc de Wellington et le général Miranda un certain nombre d'échanges mémorables comme celui de l'annonce, en 1810, de l'Anglais au Vénézuélien lui apprenant qu'il ne pourrait l'aider dans sa mission libératrice en raison de l'accord de paix conclu entre l'Espagne et l'Angleterre, à la veille même de la signature d'un accord entre le général Miranda et la Couronne britannique. La réplique de l'ancien général de l'armée du Nord à Wellington, quand celui-ci lui proposa

de se joindre à lui pour aller combattre les troupes françaises dans la péninsule Ibérique est aussi restée célèbre, Miranda aurait répondu : « *Je ne me battrai jamais contre les Français, mes compagnons de guerre* ».

³⁴ Par voie terrestre, La Vela de Coro se situe à environ 430 km à l'ouest de Caracas.

³⁵ Pour les détails de l'expédition de 1806 à la Vela de Coro voir Carraciolo Parra Pérez, *Historia de la Primera Republica de Venezuela, 1810-1812*, Éditions Fundacion Biblioteca Ayacucho, 1992, Chapitres XI-XIII.

³⁶ Bernardo O'Higgins Riquelme est un officier chilien, considéré comme le père de l'indépendance du Chili au même titre que Simon Bolivar pour le Venezuela.

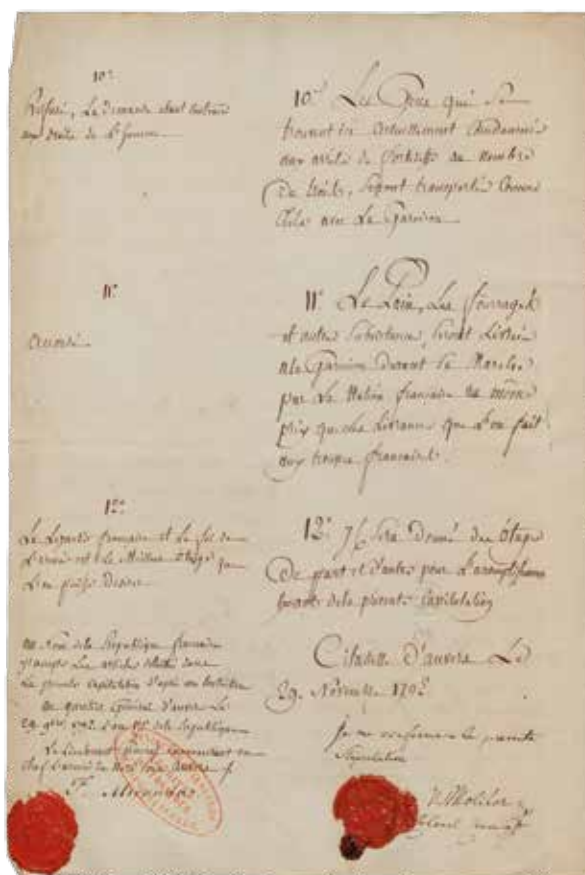
³⁷ Miranda s'exprimera sur sa condition de prisonnier suite au non respect de la Capitulation de San Mateo par Domingo de Monteverde dans une lettre adressée au roi d'Espagne Ferdinand VII : *Memorial dirigido por Francisco de Miranda a la Audiencia de Caracas*. Ce manuscrit, daté du mois de mars 1813, est écrit en captivité par Miranda au *Castillo de San Felipe de Puerto Cabello*, Venezuela et est conservé aux *Archivo General de Indias*, Audiencia de Caracas, sous la cote 437-A. Il est également cité dans Michael Zeuske, *Francisco de Miranda y la modernidad en América*, Éditions Fundación MAPFRE Tavera y Secretaria de Cooperación Iberoamericana, Madrid, 2004.

³⁸ « Lettres sur le préjudice qu'occasionneront aux Arts et à la Science, le déplacement des monuments de l'art de l'Italie, le démembrement de ses Écoles, et la spoliation de ses Collections, Galeries, Musées, etc. », Quatremère de Quincy, *Lettres à Canova et à Miranda*, Paris, Éd. A. Le Clère, 1834.

Fouché. L'une des raisons de cet acharnement, comme on peut le lire dans les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, est que le consul Napoléon Bonaparte l'aurait soupçonné d'être un agent anglais ou espagnol, notamment du fait du grand luxe dans lequel il vivait chez ses amis, les architectes Legrand et Molinos au 6, rue Saint-Florentin, dans le quartier des Tuileries³². Ces soupçons et les relations supposées de Miranda avec des royalistes conduisent finalement, en 1801, à son expulsion hors de France.

La tentative malheureuse de libération de l'Amérique espagnole

Privé du soutien français initialement espéré, le général de Miranda ne renonce pas pour autant à son projet et décide alors de retourner en Angleterre où, renouant avec ses anciennes relations, notamment avec le Premier ministre Henry Addington et Arthur Wellesley, duc de Wellington³³, il se lance seul, et sans aide directe, dans une audacieuse entreprise visant à atteindre le but de son existence : organiser une expédition en Amérique méridionale. Il s'embarque sur le *Leandro* (le prénom de son fils aîné) et part pour New York. Le 3 août 1806, il tente enfin de réaliser son vieux rêve d'émancipation des colonies espagnoles d'Amérique du Sud et débarque sur la plage de La Vela de Coro³⁴ (Venezuela). Cette tentative, partiellement soutenue par l'Angleterre, les États-Unis et Haïti se solde en définitive par un échec³⁵. Malgré cette issue malheureuse, cet essai, relayé par les organes de presse en Europe comme sur les terres hispano-américaines, a d'immenses répercussions sur les esprits des futurs *Libertadores* tels, entre autres, Simon Bolivar et Bernardo O'Higgins³⁶ ou encore José de San Martin et Thomas Cochrane. En 1810, à 60 ans et après avoir publié son journal *El Colombiano*, Miranda repart pour le Venezuela et est nommé *Generalissimo del ejército patriótico* le jour même de la Première République du Venezuela, le 5 juillet 1811. Mais, le 24 juillet 1812 à La Guaira, il se voit contraint de capituler face à l'armée royaliste commandée par Domingo de Monteverde et envoyée pour mater la Révolution. Le 31 juillet suivant, il est, suite au non-respect de la Capitulation de San Mateo³⁷ signée par Domingo de Monteverde, incarcéré dans la prison de Puerto Cabello avant d'être



transféré, en 1813, dans celle de Puerto Rico. En 1814, il est enfin déporté pour ce qui sera son dernier voyage à San Fernando, en Andalousie, à la prison de Las Cuatro Torres, dans l'arsenal de la Carraca. C'est là qu'il s'éteint deux ans plus tard le 14 juillet 1816, sans avoir eu le droit de se défendre devant les Cortes : son acte d'accusation ayant disparu, tout recours à été jugé irrecevable, son dossier est classé.

Dernière page de la Capitulation d'Anvers signée Miranda et Molitor, 29 novembre 1792

Le legs de Miranda

Miranda le militaire, l'érudit, le philosophe, le musicien, l'observateur, l'idéologue resta, toute sa vie durant, fidèle à sa recherche d'un modèle de société plus juste et plus égalitaire pour sa patrie d'origine, alors même qu'il vécut dans un certain faste qui aurait pu lui faire oublier le sens de cette quête. Comme David, Miranda s'inspira de l'Antiquité, comme Goethe il s'éprit de l'Italie. Il aima la Grèce comme plus tard Lord Byron qui ira jusqu'à donner sa vie pour le berceau de la démocratie et, enfin, comme Quatremère de Quincy, il milita pour la sauvegarde des monuments antiques !³⁸ Sa bibliothèque personnelle, ses mémoires



Statue de Francisco de Miranda par Lorenzo Gonzalez, square de l'Amérique latine, Porte de Champerret, Paris

et ses documents organisés par ses propres soins sous le nom de la « Colombeia », sont aujourd'hui l'un de ses legs les plus importants. La Colombeia (63 volumes au total) constitue l'un des témoignages les plus complets et les plus précieux des bouleversements majeurs qui virent le jour sur les deux continents à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle³⁹. Son combat fut solitaire et voué à une seule cause : la liberté. Ses idées et ses convictions représentèrent un danger pour l'un des plus grands empires d'Europe.

Elles ouvrirent la voie aux futurs *Libertadores* qui firent du rêve de Miranda une réalité. Indépendant d'esprit, il n'appartint à aucun groupe et ne fut soumis à aucun dogme. À l'étranger, Miranda fut souvent perçu comme un idéaliste obstiné. Thomas Paine témoignera en sa faveur pendant son procès en 1793 :

« Son principal objectif, ainsi que je l'ai toujours entendu et cru, fut la délivrance de l'Amérique espagnole (dont il est natif). Il voulait la soustraire de l'oppression. Et il a été poursuivi et persécuté par la cour d'Espagne, pour ses idées politiques. Depuis qu'il a quitté l'Amérique du Nord, je l'ai vu quelquefois, le plus souvent par hasard, à Londres. Son langage, et les principes politiques qu'il y professait étaient identiques à ceux qui dominaient en Amérique, et il était toujours, ainsi que j'en ai jugé, l'avocat de la liberté. Après avoir décrit les qualités de

Miranda, je dois dire quelque chose de ses défauts, car chacun a les siens. J'ai reconnu en lui un homme d'un tempérament ardent et fortement attaché à ses opinions. Cette disposition entraîne un homme dans beaucoup d'inconvénients, particulièrement à l'égard de ceux qui ne le connaissent point. C'est cependant un honnête défaut, parce qu'il est opposé à l'hypocrisie »⁴⁰.

Aujourd'hui, trois pays limitrophes du nord de l'Amérique du sud - le Venezuela, l'Équateur et la Colombie⁴¹ - font usage du drapeau tricolore qu'il hissa en débarquant à Vela de Coro. En France, Louis-Philippe (1773-1850), était âgé de vingt ans en 1792 et combattit sous les ordres de Miranda à Valmy et, quand il devint roi de France en 1830, il ordonna que le nom de l'illustre général soit gravé sous la voûte de l'Arc de Triomphe à Paris, et que son portrait (peint par Georges Rouget) soit exposé au château de Versailles. À Valmy même, ainsi qu'au Square de l'Amérique latine, Porte de Champerret à Paris, une statue de Miranda en action, réalisée par le sculpteur vénézuélien Lorenzo Gonzalez, a été érigée en son honneur. Enfin, à la Carraca, une plaque gravée en son honneur rappelle qu'il fut injustement oublié par l'histoire. Les raisons qui peuvent expliquer un tel oubli peuvent se trouver dans les mots conciliateurs prononcés par le grand historien Miguel Castillo Didier : « On se souvient des paroles de Périclès, conservées par Thucydide, dans un passage souligné par Miranda dans son édition de La Guerre du Péloponnèse : « *andron gar epifanon pasa gue tafos* » - « Toute terre est le tombeau des hommes éclairés »⁴².

L'exposition « Miranda et la France » sera présentée à Caracas du 26 mai au 15 juin 2016 dans le cadre de la Foire internationale du livre du Venezuela (FILVEN), voir www.ambafrance-ve.org, ainsi qu'à la mairie du 1^{er} arrondissement de Paris du 14 au 25 juin 2016 et au Centre historique de Valmy du 9 juillet au 30 octobre 2016.



³⁹ Pour cette raison, « Colombeia » est classée à l'UNESCO au Programme « Mémoire du Monde ».

⁴⁰ Déposition devant le Tribunal révolutionnaire, Paris, avril, 1793, Colombeia, Tome XII, Éditions Sur America, Caracas, Venezuela, 1929/Défense par Chauveau-Lagarde.

⁴¹ Le territoire « *Americo-colombiano* » est le nom que

Miranda utilisa pour nommer sa patrie continentale, en hommage à Christophe Colomb. Miranda fut aussi le premier à se définir comme « *colombien* », pour se démarquer de l'Espagne, toute personne née sur le sol hispano-américain étant à l'époque considérée comme sujet espagnol.

⁴² Miguel Castillo Didier, *Miranda y Grecia*, Éd. Cuadernos Lagoven, 1986, p. 48.